

Le mystère Champollion

Le grand public connaît l'égyptologue français Jean-François Champollion pour ses travaux de déchiffrement des hiéroglyphes entrepris au début du XIX^e siècle. À partir de la pierre de Rosette, un fragment de stèle de l'Égypte antique gravée d'un décret du pharaon Ptolémée V en deux langues, grec et égyptien anciens, le jeune orientaliste permit d'établir une correspondance entre ces deux écritures : la compréhension des vieux textes écrits en hiéroglyphes était en marche.

Champollion, considéré comme le fondateur de l'égyptologie – « *Je suis tout à l'Égypte, elle est tout pour moi* », disait-il, établit scientifiquement les bases d'un système d'écriture à la fois figuratif, symbolique et phonétique.

La publication de ses travaux de déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens provoqua la controverse, l'indifférence ou le soutien de ses contemporains.

Ses recherches méticuleuses et rigoureuses furent reconnues par les autorités de l'époque ; en 1826, il soumit l'idée à Charles X d'acquiescer une collection d'objets égyptiens, dont la paire d'obélisques plantés devant le temple de Louxor, l'antique Thèbes, un cadeau offert au souverain français par le vice-roi d'Égypte, Méhémet Ali.

Charles X demanda à Champollion de choisir le premier des deux obélisques qui devait être transporté en France. L'égyptologue opta pour le moins abîmé par l'usure du temps, pensa-t-on à l'époque, alors que ce choix était justifié par une tout autre considération.

Une embarcation à fond plat, le *Louxor*, fut spécialement conçue pour le transport du bloc rocheux taillé haut de 23 m. Arrivé sans encombre à Paris via la Seine, l'obélisque sera érigé quelques années plus tard, en 1836, place de la Concorde à Paris.

Accompagné de son ami italien Ippolito Rossellini, Jean-François Champollion séjourna en Égypte en 1828 et 1829 à la tête d'une équipe de recherches franco-toscane, pour vérifier en détail que sa méthode de déchiffrement des hiéroglyphes était bien adaptée. Malade à son retour en France, il mourut à Paris le 4 mars 1832 à l'âge de 41 ans, laissant son épouse Rosine Blanc et sa fille Zoraïde dans un deuil incommensurable.

La cause de la mort étant inconnue et son frère Jacques-Joseph ayant refusé la pratique d'une autopsie, sa dépouille fut ensevelie, selon la volonté de l'éminent égyptologue, au cimetière du Père-Lachaise, auprès de celle de son ami mathématicien Joseph Fourier.

Chapitre 1

La ligne 1 du métro est l'une des plus fréquentées du réseau parisien, elle relie la station La Défense (à l'ouest de la capitale) à celle du château de Vincennes (à l'est) et dessert des sites prestigieux, tels que l'Arc de Triomphe, les Champs-Élysées ou le musée du Louvre. Romain et Souleymane faisaient toujours le trajet ensemble lorsqu'ils étaient de garde la nuit. Assis côte à côte, les deux collègues écoutaient alternativement le répertoire musical de l'un et l'autre, tout en s'échangeant astuces et nouvelles applications pour exploiter au mieux les caractéristiques de leur smartphone.

La rame de métro automatisée, quasi déserte ce soir, filait à vive allure à travers les tunnels creusés il y a plus d'un siècle dans le sous-sol parisien. En franchissant la Seine sur le pont de Neuilly, Souleymane leva la tête vers la tour Eiffel illuminée de mille feux, des flocons de neige virevoltants semblaient se détacher de la montagne d'acier sous l'action d'un souffle invisible.

Les deux hommes empruntèrent la sortie « passage Richelieu » et débouchèrent sur l'entrée du Louvre. Grâce à leur badge, ils traversèrent un porche fermé puis s'engagèrent dans la cour intérieure sans prêter grande attention à la pyramide de verre. Les agents de surveillance pénétrèrent dans l'aile Sully, descendirent un étage vers les vestiaires pour se mettre en tenue. Il était 22 heures, leur tour de garde allait débiter.

Après la fermeture de l'établissement culturel de renommée mondiale, le personnel ne chômait pas. En moyenne, trente mille personnes franchissent chaque jour les portes du musée le plus fréquenté de la planète, essentiellement des touristes étrangers pour

qui la découverte du Louvre est un passage presque obligé lorsqu'ils visitent la capitale française.

Outre le gardiennage, les équipes de nettoyage étaient également sur le carreau pour astiquer les couloirs ou dépoussiérer les œuvres exposées. Sous l'œil expert d'un conservateur, d'autres employés s'activaient pour transporter tableaux, vases ou autres statues pour les changer de place ou les remettre en réserve afin de laisser la place à d'autres chefs d'œuvres.

D'un signe de la main, Souleymane salua son collègue et débuta sa tournée en direction des antiquités du Proche-Orient, Romain allant dans le sens opposé, vers les antiquités égyptiennes au premier étage. Avec le temps, Romain ne prêtait plus guère attention aux fabuleuses collections qui l'entouraient. Cependant, sa formation lui permettait de remarquer au premier regard une œuvre détériorée ou nécessitant un nettoyage.

Dans la salle 25 consacrée à l'Égypte pharaonique du nouvel empire, il croisa une femme occupée à épousseter le buste du roi Akhenaton, un pharaon controversé de la XVIII^e dynastie. Ils échangèrent quelques mots puis chacun reprit sa besogne.

Le gardien emprunta l'escalier du Midi pour se rendre au rez-de-chaussée vers la salle des sarcophages et remarqua sur le palier la porte entrouverte donnant sur la réserve, un lieu d'accès strictement interdit au public. Intrigué par ce passage accessible et normalement condamné, Romain franchit l'ouverture et éclaira avec sa lampe torche le long couloir qui menait au dépôt des œuvres stockées dans l'attente d'être présentées au public.

Il ne remarqua rien d'anormal, revint sur ses pas et ferma la porte à clé.

Il allait poursuivre sa tournée lorsqu'il fit volte-face, déverrouilla la porte et braqua la lumière sur le sol, quelques mètres devant lui. C'était bien ce qu'il avait cru apercevoir, un objet couché entravait le corridor. Le surveillant s'approcha, espérant qu'il ne s'agissait pas d'une œuvre d'art tombée à terre, brisée. Plus près, Romain pensa à une statue renversée, car une main manquait à la sculpture.

Un bras, dont la main avait été sectionnée, reposait sur le sol.

Romain eut un haut-le-cœur et marqua un temps d'arrêt. Il orienta le faisceau lumineux en direction de l'extrémité amputée : un liquide visqueux, sombre, entourait la blessure.

La peur au ventre, il avança doucement, l'autre extrémité du bras semblait comme fichée dans le mur. Sur la gauche, l'éclairage mit en évidence une niche, un renforcement d'où le second membre supérieur sortait. Au fur et à mesure que l'agent de surveillance progressait, la cache se dévoilait, un recoin de petite taille, abritant un individu couché et auquel le bras appartenait.

Le cœur de Romain battait violemment dans sa poitrine. Était-ce possible, s'agissait-il d'un être humain et non d'une copie ?

Un homme jeune, immobile, gisait, les paupières fermées.

Chapitre 2

La double façade du bâtiment, la première de pierre, la suivante constituée de cuivre et de verre, donnait à première vue à l'ensemble architectural une dimension fantastique. Une impression renforcée par l'éclairage intérieur du musée qui mettait en lumière de manière féerique les lettres d'alphabets du monde entier. Camillo Agostini s'arrêta de l'autre côté de la place pour admirer l'entrée de l'établissement culturel. Son rendez-vous était programmé dans une demi-heure, le temps pour lui de découvrir en partie l'intérieur du musée Champollion - Les Écritures du monde.

En 1977, la municipalité de Figeac, dans le département du Lot, décida de rendre hommage à son illustre concitoyen, Jean-François Champollion, eu égard à ses travaux de recherches aboutis sur le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens. À cet effet, la mairie restaura la maison natale des deux frères, Jacques-Joseph et Jean-François, et convertit ce lieu de vie en un espace de connaissances. À l'étroit dès ses débuts, le musée fut agrandi par la suite grâce à l'acquisition et la réfection d'un immeuble mitoyen. Depuis 2007, le musée Champollion rayonne de ses collections nombreuses et diverses et réserve une place de choix à l'immense travail accompli par le scientifique local, saluant sa contribution fondamentale à la compréhension des caractères de l'Égypte antique parmi les écritures du monde.

La clarté du jour commençait à disparaître, le religieux italien traversa la place humide. « *L'hiver français est plus doux que le nôtre* »,

pensa-t-il. Il paya l'entrée cinq euros et pénétra dans le musée inconnu. Ce n'était pas la foule des grands jours. Le prêtre emprunta un couloir au bout duquel se dressait verticalement, au milieu d'une pièce, une tablette ornée de caractères en forme de coins, une écriture cunéiforme, que les rédacteurs mésopotamiens traçaient avec un calame sur un support d'argile molle. Camillo Agostini se penchait sur les explications relatives à l'alphabet des Irakiens de jadis lorsque son téléphone sonna.

— Monsieur Agostini ?

— Oui.

— Bonjour. Léa Chéron. Êtes-vous arrivé à Figeac ?

— Oui. Je me promène actuellement dans le musée.

— Parfait. Nous allons bientôt fermer les portes au public. Voulez-vous me rejoindre à l'accueil s'il vous plaît ?

— D'accord. À tout de suite.

L'homme jeta un rapide regard sur les autres pièces exposées avant de retourner vers le hall d'entrée. Une voix féminine, sans doute celle de madame Chéron, résonna à travers tout le musée, annonçant la fermeture imminente du lieu.

Le prêtre et la directrice du musée s'échangèrent une poignée de main chaleureuse. L'homme ne s'imaginait pas avoir à faire à une belle femme, athlétique, cheveux châtain, dont il estima l'âge dans une fourchette allant de 32 à 35 ans. Le religieux s'était souvent demandé pourquoi il n'était pas devenu pasteur. Une question toujours sans réponse. Contrairement à Agostini, Léa Chéron ne s'attardait pas sur le physique de ses interlocuteurs : ce qui l'intéressait, c'était ce qu'ils avaient à dire. Cependant, elle remarqua que, malgré sa taille moyenne, cet Italien faisait honneur aux caractéristiques masculines transalpines véhiculées par l'imaginaire collectif.

Camillo Agostini s'exprimait dans un français correct, reliquat d'un apprentissage de la langue de Molière débuté au lycée et affiné au diocèse de Gênes lors de ses années de séminariste. Un parler teinté d'un accent indélébile dont il s'excusa au préalable.

— Merci de me recevoir, madame.

— Je vous en prie. Nous allons nous installer dans mon bureau, nous serons plus tranquilles. Vous avez fait bon voyage ?

— Très bon.

Le couple emprunta un couloir étroit, franchit une porte dérobée, une employée du musée salua sa patronne sourire aux lèvres.

La directrice s'installa dans son fauteuil, le prêtre de l'autre côté du bureau sur une chaise. Les murs de cette pièce de taille moyenne étaient recouverts d'écrits du monde entier, des hiéroglyphes bien sûr, des lettres d'alphabet cyrillique, des caractères chinois ou japonais et d'autres. Une tapisserie originale qui effraierait un cancre.

— Lors de notre dernière conversation téléphonique, vous avez évoqué des faits d'une grande importance concernant mon aïeul, sans vous étendre sur le sujet.

— Je ne souhaitais pas en parler au téléphone, mais face à vous. Quand j'ai appris que Jean-François Champollion était votre ancêtre, en accord avec mon archevêque, nous avons pris la décision de vous informer des documents dont nous disposons. Tout d'abord, permettez-moi de me présenter. Je suis originaire de Gênes, dans le nord de l'Italie. J'y ai préparé mon sacerdoce, puis on m'a demandé de rejoindre le diocèse de Pise, en Toscane. Là-bas, monseigneur Benotto m'a confié une mission, celle de réorganiser toutes les archives de l'archevêché. Voyez-vous, avant de rentrer dans les ordres, j'étais diplômé d'histoire médiévale. Dans l'Église, on sait mettre à profit les compétences des uns et des autres. Je n'étais pas d'accord avec ce choix, j'aurais préféré m'occuper d'une église, si petite soit-elle, célébrer les messes, les baptêmes, mais en Italie, il n'y a pas de crise des vocations comme chez vous en France. Bref, je n'ai pas osé m'opposer à la décision de monseigneur et j'ai accepté ce travail comme une injonction divine. J'en viens maintenant à l'objet de ma visite. Parmi nos nombreux documents, nous tenons ceux d'un égyptologue italien, que vous devez connaître, Ippolito Rossellini, un ami de Champollion, les deux hommes ayant participé ensemble à des recherches en Égypte.

— Oui, l'un de ses meilleurs complices d'études. Nous évoquons une partie de son parcours auprès de Champollion, ici, au musée. Lui aussi est mort jeune.

— Nous y voilà. Rosselini est mort dans une église à Pise, le Duomo, à côté de la tour penchée. En 1843, il y est entré comme un fou furieux puis s'est écroulé sur le sol sans raison apparente. Le corps étant marqué d'une blessure à l'abdomen, à l'évidence, l'homme n'était pas décédé de mort naturelle. À l'époque, la conclusion de l'assassinat fut retenue, sans chercher plus loin. Il y a quelques mois, je suis tombé sur des documents lui appartenant. En les feuilletant, j'ai remarqué parmi les notes qu'il avait rédigées qu'il soupçonnait quelqu'un d'avoir empoisonné Champollion. Cependant, comme son grand frère Jacques-Joseph refusait d'exhumer le corps pour pratiquer des analyses, Rosselini ne sut jamais la vérité sur la mort de son ami. Alors je me suis dit, supposons que l'hypothèse de Rosselini soit fondée, sachant que lui-même a subi également un triste sort, cela voudrait dire qu'il avait raison pour votre aïeul.

— Si elle était vérifiée, votre hypothèse ferait grand bruit en France, je vous l'assure. Si vous avez raison, j'espère que non, je ne peux imaginer les conséquences à venir. Avez-vous en votre possession les documents de Rosselini ?

— Oui, mais ce sont des copies. Monseigneur Benotto ne m'a pas autorisé à vous remettre les originaux. Tenez, les voici.

— Merci. Avez-vous essayé de contacter les autorités françaises ?

— Bien entendu. Je me suis mis en relation avec votre ambassade à Rome. Après des semaines d'attente, on m'a orienté vers vous. C'est de cette manière que j'ai appris que vous étiez une descendante de la famille Champollion.

— Effectivement. De son union avec Rosine Blanc, Jean-François Champollion a eu une fille, Zoraïde, dont je descends. Vous dites que c'est notre ambassade qui vous a orienté vers moi. Je peux vous assurer que je n'ai eu aucune demande de leur part.

— Maintenant, comme vous dites chez vous, la balle est dans votre camp. Que comptez-vous faire ?

— Je n'en ai aucune idée. Je vais regarder tout cela en détail et je prendrai une décision. Du reste, je doute avoir l'autorité nécessaire pour enquêter sur le décès d'un homme illustre, même pour une descendante.

— Si je puis me permettre, ne rendez pas cette affaire publique. Les médias pourraient s'en mêler, ce serait un véritable enfer pour vous.

— Comment avez-vous su pour le décès de Rosselini ?

— Nous disposons de nombreuses archives, certaines sans importance et d'autres qui, en des périodes particulières, peuvent être d'une grande utilité. Je tiens à préciser que nous avons agi discrètement et je vous réitère ce conseil d'en faire autant.

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je vais y réfléchir. Nous avons d'autres soucis actuellement puisque notre serveur informatique a été piraté récemment : des documents ont été téléchargés sans peine par le hacker. Notre hébergeur ignore d'où provient l'attaque, nos techniciens semblent également impuissants.

— Vous devez sans doute posséder de nombreux écrits de Champollion ?

— Oui, certains sont exposés dans le musée et d'autres sont gardés secrets. Qu'allez-vous faire maintenant ? Rentrer en Italie ?

— Pas immédiatement. Je vais passer la nuit à Figeac et demain, je ferai un saut rapide en Espagne, puis je dois me rendre à Paris. Tenez-moi au courant de votre décision, vous avez mon numéro de portable.

— Je n'y manquerai pas. Encore merci de vous être déplacé.

— Tout le plaisir était pour moi. Au revoir.

Chapitre 3

Des archives du Vatican ont permis d'établir peu ou prou les faits suivants.

Italie, Pise, printemps 1843. Une pluie fine tombée en fin d'après-midi rendait les pavés des rues en dur de la cité toscane glissants. La fraîcheur passagère qui avait accompagné l'averse, maintenant dissipée, l'air doux de cette soirée agréable, des effluves alimentaires dernières senteurs du repas des pisanis, des émanations marines du fleuve Arno tout proche, titillaient doucereusement les narines des promeneurs.

Ippolito Rossellini déambulait nonchalamment en direction de l'esplanade de la Piazza del Duomo, où des saltimbanques avaient planté leur tente quelques jours pour offrir à des petits ou des grands un spectacle unique comme le criait le rabatteur, accompagné d'un chat dressé marchant sur ses pattes arrière. L'égyptologue souhaitait se divertir, se changer les idées.

Jonglages, épreuves de force, femme à barbe, rien de tel pour passer un moment de détente, oublier la conclusion à laquelle il était arrivé après plusieurs années d'enquête : son ami et mentor Jean-François Champollion avait été empoisonné et c'est ce qui avait causé sa disparition le 4 mars 1832.

À l'époque, si le frère aîné de Jean-François, Jacques-Joseph, avait autorisé la pratique d'une autopsie, le pot aux roses aurait été découvert aussitôt. La dépouille exagérément blanchâtre, marquée ici ou là de taches sombres, les lèvres bleutées du cadavre, avaient poussé le

corps médical à alerter la famille du défunt quant à un décès suspect. Rien n'y fit, Jacques-Joseph souhaitait préserver l'intégrité physique de son jeune frère et refusa la découpe de sa chair. Le célèbre égyptologue, âgé seulement de 41 ans, fut inhumé au Père-Lachaise, emportant avec lui le secret de sa disparition.

Dans un deuil sans nom, Ippolito ne comprenait pas pourquoi son ami était parti si prématurément. Ils avaient encore tant de choses à partager.

Il poursuivait son périple à travers diverses voies plus ou moins encombrées de badauds : ici, il admirait les arcades du Borgo Stretto, se demandant comment les bâtisseurs du Moyen-Âge s'y étaient pris pour élever l'édifice ; là, l'homme s'arrêtait médusé par la beauté d'une fontaine, pourtant petite, mais belle. Sur le moment, rien ne pouvait distraire Ippolito Rosselini de sa contemplation mélancolique, pas même le passage d'une jolie jeune femme à la toilette raffinée.

Accaparé par sa virée insouciance, le promeneur ne se doutait pas qu'on le suivait. À distance raisonnable, une calèche noire sans signe distinctif et attelée d'un cheval se déplaçait au pas, un rythme calqué sur celui du marcheur nocturne.

Arrivé sur l'esplanade du Duomo, c'était toujours le même effet. À peine Ippolito apercevait-il la tour penchée, le campanile de la majestueuse cathédrale, qu'il ne pouvait s'empêcher de penser aux obélisques égyptiens dardant fièrement leur pointe en direction des cieux. Des blocs rocheux d'une verticalité impressionnante, toujours debout aujourd'hui pour la plupart, montrant à la face du monde à travers les siècles le savoir-faire incomparable des bâtisseurs de l'Antiquité. Des constructions solides sans aucune comparaison avec ce clocher élevé sur un sol meuble et qui penche depuis les débuts de son édification en 1173.

La Piazza del Duomo, également surnommée la place des miracles, est un ensemble monumental composé de la cathédrale, le Duomo, un édifice remarquable du fait de ses quatre rangées d'arcatures aveugles et un extérieur entièrement recouvert de marbre vert et blanc, un lieu

de culte encadré par le campanile à droite, la tour penchée, et à gauche, un baptistère haut de 55 mètres, le plus grand d'Italie.

Ippolito se remémora la journée du 25 octobre 1836. Malgré le froid automnal, c'était la foule des grands jours. Le Tout-Paris était réuni place de la Concorde pour un événement particulier : l'élévation de l'obélisque de Louxor choisi par Champollion, un cadeau, un monument offert par le vice-roi d'Égypte Méhémet Ali au roi français Charles X en 1830. Ippolito Rosselini, incognito parmi l'assistance nombreuse, avait tenu à faire le déplacement pour rendre un dernier hommage à son ami égyptologue Jean-François, décédé quelques années plus tôt. Il vouait un véritable culte à son homologue français, il lui devait sa carrière entière. En effet, c'est Champollion qui sollicita avec insistance auprès du Grand Duc de Toscane la présence du jeune savant italien à ses côtés à Paris pour parfaire sa formation des études égyptiennes et des langues orientales. Le Français considérait Rosselini comme une personne finement instruite, rigoureuse et qui avait fait connaître de manière satisfaisante ses travaux de déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens.

La mort mystérieuse de son mentor en 1832 l'avait laissé immensément abattu, puis perplexe. Un décès suspect, officiellement une pathologie contractée en Égypte, le choléra ou la parasitose, une conclusion qui ne le satisfaisait aucunement. Par devoir envers son ami, c'est à ce moment qu'il décida de tirer cette affaire au clair : il insista auprès du frère, Jacques-Joseph, pour exhumer la dépouille de Jean-François afin de pratiquer des analyses en vue de clarifier les causes de la mort ; sa demande resta sans suite. Avec l'accord cette fois de l'aîné, Rosselini consulta en détail les documents relatifs aux derniers travaux entrepris par Champollion et fit une découverte remarquable, sensationnelle. Sans doute la raison qui causa sa disparition.

Bousculé par un individu, Ippolito sortit brusquement de sa rêverie. Le public se regroupait autour du campement des forains, des airs de flûte égayaient les badauds déjà présents, le spectacle allait bientôt

débuter. Il lui sembla que l'homme qui l'avait percuté avait tenté de subtiliser le porte-documents qu'il avait en bandoulière. L'égyptologue constata la lacération partielle de la lanière. Pas de doute possible, on en voulait à ses effets personnels. Par réflexe, il appliqua fermement ses mains sur sa serviette.

Pourquoi voulait-on lui dérober sa pochette ? Elle ne contenait pas d'argent, seulement des papiers, des travaux réalisés par Champollion, des déchiffrements de hiéroglyphes ainsi que quelques notes signées de sa main. Une sensation de danger s'insinua dans son esprit. Il devait partir, quitter cette foule nombreuse, se mettre à l'abri, en sécurité.

Second contact. Une douleur au bas-ventre. Une chute. Rosselini tenait toujours son porte-documents, tel un chien serrant un os dans sa mâchoire. Il se releva et se dirigea instinctivement vers la cathédrale. Les personnes bousculées par l'égyptologue pensaient avoir à faire à un homme ivre, des jurons accompagnaient son passage.

Ses jambes devenaient lourdes, un voile assombrissait son visage, le déplacement était pénible, le poison faisait son effet. L'homme penché vers l'avant avançait, une douleur lancinante à travers tout le corps. Ippolito heurta violemment le mur de la cathédrale, à quelques pas de l'entrée. Sa vision troublée, il distinguait des formes mystérieuses à chaque enjambée. Par chance, il réussit à s'engouffrer dans l'édifice et s'effondra de tout son long.

Un prêtre lui porta secours immédiatement. L'égyptologue détacha son sac et le tendit au religieux, tout en lui chuchotant des paroles incompréhensibles pour le commun des mortels. Deux hommes au visage couvert observaient la scène non loin de là. Un attroupement de prieurs se forma spontanément autour de l'homme blessé. Ippolito Rosselini expulsa un râle qui se confondit avec son dernier souffle.